

Lectures Minières | Anniversaire des 10 ans – 23 novembre 2019

1. La mine, cet enfer

THÈME GÉNÉRAL = Montrer l'enfer et le désert d'humanité que représente la mine. Images mythologiques de l'enfer, du néant, de la mine dévoreuse, de la mort.

1.1. Un point de passage vers l'enfer

Contexte	Fer, Suède
Ouvrage	Maylis de Kerangal, <i>Kiruna</i> ; France, 2019
Résumé	Dotée d'une carte blanche dans le cadre des résidences « Mineurs d'un autre monde », Maylis de Kerangal prend un vol à destination de Kiruna et nous emmène en Laponie suédoise. Sur le mode du reportage littéraire, elle nous invite à la découverte de l'une des plus grandes exploitations minières encore en activité. Nous suivons l'auteure dans son exploration des lieux au fil de chapitres courts, à travers lesquelles elle nous livre autant de points de vue que d'informations pour appréhender Kiruna dans ses multiples dimensions : historique, urbanistique, économique, politique, géographique et humaine. Mais surtout, au fil de ses recherches et de ses rencontres, se dresse le portrait sensible d'hommes et plus particulièrement de femmes qui ont marquées l'histoire des lieux, manifestant ainsi l'importance de leurs luttes pour obtenir considération, reconnaissance et autorité au sein de cette industrie minière.
Extrait	L'auteur introduit sa recherche d'une mine à visiter
Nb de mots	476

J'ai cherché une mine où aller. Une mine active, bruyante et peuplée – et non un bassin industriel désactivé, recyclé en patrimoine muséal témoignant d'un passé, archivant une histoire humaine. J'ai commencé par chercher des trous dans la terre, des trous gigantesques que centrait un puits noir – le cœur d'une cible – et, enroulée tout autour, une route en spirale taillée dans la roche pour y descendre. J'ai collecté sur la toile des photographies aériennes de mines à ciel ouvert, la mine de Bingham Canyon, en Utah, la mine de Palabora en Afrique du sud, ou encore celle de Victor Diamond au Canada, des gouffres qui semblaient avoir été forés par une perceuse géante, le pas de vis traçant autour de l'orifice des cercles concentriques allant s'élargissant comme si l'on avait jeté un caillou dans une terre liquide.



Après quoi, j'ai été revoir Mirny en Yakoutie du Nord, la mine de diamants qui siphonne tout l'espace et convertit les immeubles en Lego, en jouets dérisoires – de cette fosse, un type était sorti qui fumait des Lusitania et parcourait la planète de chantier en chantier, un homme de grand format dipsomane et pudique, que j'avais suivi pendant plusieurs années et que j'avais aimé. J'ai repensé aux mines de cuivre de l'Atacama au Chili à propos desquelles je possédais des récits, des photos nocturnes, étoilées, et aux mines de charbon de Datong, en Chine, que j'avais approchées en août 1991 – le minibus aux rideaux poisseux s'embourbe en fin d'après-midi, la campagne est défoncée, crépusculaire, elle ressemble à l'idée que je me fais d'une zone de violence, les traînées de fumée noire obscurcissent le ciel au-dessus des puits, les mineurs circulent partout sur le site, des chiens errent, bientôt des gens sortent des maisons troglodytes, des vieillards, des gamins surexcités, un attroupement se forme autour de moi, il y a ces visages à touche-touche qui me fixent, ces mains qui se tendent pour atteindre mon nez, qui me tapent ou me caressent, je ne sais pas bien.

J'ai cherché une mine comme on cherche un point de passage dans le sous-sol terrestre, un accès aux formes qui le structurent, aux matières qui le composent, aux mouvements qui l'animent, à ce qu'il recèle de trésors et de ténèbres, à ce qu'il suscite comme convoitise et précipite comme invention. Je l'ai cherchée comme on cherche la porte de cet espace inconnu sur quoi s'appuient nos existences, espace dont je ne sais s'il est vide ou plein, s'il est creusé d'alvéoles, de grottes ou de galeries, percé de tunnels ou aménagé de bunkers, s'il est habité, s'il est vivant. J'ai voulu descendre dans la mine, passer la tête sous la surface de la mer afin d'entrer dans une autre réalité aussi déterminante et invisible que l'est l'extérieur du corps humain. J'ai voulu vivre cette expérience, j'ai voulu l'écrire : je suis partie à Kiruna.

1.2. Une nécropole humaine

Contexte	Etain, République Démocratique du Congo
Ouvrage	Christophe Boltanski, <i>Minerais de sang, les esclaves du monde moderne</i> ; France, 2012
Résumé	Qui connaît la cassitérite, ce « minerai de sang » ? C'est le principal minerai de l'étain. On le trouve partout, dans nos téléphones portables, nos radios, nos télévisions. Mais à quel prix ? Dans ce livre-enquête, dans cette traque policière sur plusieurs continents, Christophe Boltanski nous fait suivre – depuis les mines du Nord-Kivu au Congo, où des gamins africains s'enfoncent sous la terre au péril de leur vie, jusqu'aux tours de la Défense, où des entreprises mondialisées disent tout ignorer du chemin qu'empruntent les minerais – le fil hasardeux, dangereux, qui mène de l'ombre à la lumière de notre consommation quotidienne. De l'Afrique des guerres oubliées au London Stock Metal Exchange, des usines de Malaisie aux poubelles à ciel ouvert du Ghana, en passant par Bruxelles et Paris, c'est un roman-vrai, nourri d'argent, d'influences obscures, de politique. S'affiche alors le véritable visage du post-colonialisme.
Extrait	Christophe Boltanski arrive à Bisie, au coeur de la forêt congolaise. Il s'agit d'un site qui ne figure sur aucune carte, contrôlé par des milices et d'ordinaire inaccessible. Il y découvre une véritable fourmilière humaine.
Nb de mots	697

P53-54

Colline de Bisie, république démocratique du Congo, 15 janvier 2010.

De loin, ce n'était qu'un désert rocheux, un reg isolé, une montagne stérile perdue au milieu de la forêt. Une étendue rouge brique, dépouillée de toute végétation, à part quelques troncs d'arbres coupés, arrachés, dressés vers le ciel, un paysage lunaire qui tranchait avec l'immensité végétale. La terre formait des taupinières titanesques, elle alternait des remblais et des fossés, des tertres et des éboulis, comme un champ d'après bataille. On ne distinguait qu'une coulée visqueuse, un torchis humide de moellons, de bouts de bois, de déchets, une suite d'amoncellements, une longue balafre qui dévalait le flanc de la colline. Une chair à vif, au sang encore frais, écorchée, transpercée, fouillée, retournée, inlassablement. A mesure que je m'approchais, j'apercevais ses crevasses, ses déchirures, ses cratères. C'était à chaque fois des entrées minuscules, des goulots étroits, parfois renforcés par des rondins et des sacs de sable, des anfractuosités, aménagées à la verticale, entre deux blocs de rochers, telles des accès détournés à des antres mystérieux, des tombeaux profanés, l'œuvre d'antiques pillards de sépultures thébaines. Des centaines d'hommes écrasés de chaleur, dénudés, recouverts seulement d'un caleçon et de bottes en plastique, sillonnaient cette nécropole minérale.

Leur corps tous la même teinte livide et spectrale. Luisants de sueur, couverts d'une boue séchée, transformés en statue de plâtre, ils se confondaient avec le sol limoneux, comme si, à force de le pétrir, ils avaient finis par fusionner avec lui.

[...] P61-62

Le trou descendait à pic dans les ténèbres. Le sol était jonché de piles usagées, de centaines de batteries cylindriques. Mes chaussures dérapèrent. Je me sentis happé par le vide. Ma semelle toucha un morceau de bois, une bûche enfoncée dans la glaise, puis une autre et une troisième. Je dévalai un escalier aussi abrupt qu'une échelle. Des coups réguliers, continus, remontaient des profondeurs. Au-dessus de moi scintillaient des dizaines de lucioles, des diodes électroluminescentes dont les infimes faisceaux mourraient à peine formés. A mesure que je m'habituais à l'obscurité, je voyais apparaître des ombres mouvantes, le gonflement d'un biceps, l'arrondie d'une épaule, des corps enchevêtrés, certains allongés, enfouis dans la gadoue, d'autres lovés dans un enfoncement, engagés dans une lutte sans merci contre une surface grisâtre, à la fois dure et gluante. Leur gros marteaux projetaient des étincelles au contact du pic à manche court. Ils avaient des yeux exorbités, hagards, des mains tordues, crevassées, à force de cogner. Ils transpiraient abondamment. Autour d'eux, tout ruisselait, tout était boueux, friable. A chaque frappe, le boyau semblait sur le point de s'écrouler. "Ça peut tomber à tout moment", fit un homme de petite taille, probablement un pygmée, en martelant le plafond rugueux de toutes ses forces. Je lui demandai quelle était la profondeur du tunnel. Il parut troublé. "C'est la profondeur du major colonel", chuchota-t-il, croyant que je cherchais à savoir avec qui il devait partager sa maigre récolte. Je reformulai ma question. "Il y a une heure de descente." Tout en bas se trouvait le "tableau", un filon, une veine pas encore épuisée. Mais le neuvième cercle de cet enfer était alors sous l'eau. Inondé, par la remontée des nappes phréatiques. Ici comme ailleurs, on était allé trop loin à la recherche du trésor.

[...] P63

A chaque marche, à chaque glissade, j'étais pris d'une sorte d'ahan. Ma respiration devenait de plus en plus bruyante. Je finis par m'arrêter. La crainte de l'éboulement, de l'asphyxie, du noir, cet égouttement continu, les bois cassés sous la pression de la terre. Combien d'êtres vivants, ce tube, ce gros intestin, avait-il engloutis ? J'étais saisi d'une peur primitive, d'une peur d'enfant, d'une envie irrésistible de fuir cette nuit d'encre, cette étuve, cet ossuaire exigu, cette impression de fin du monde. Le puits portait le nom d'une chanson très en vogue, lors de son ouverture, deux ans plus tôt : Mayi Ya Sika, « Temps présent ». Un des grands succès de Werrason, le roi du coupé-décalé congolais. Je l'avais découvert sur Youtube. Les danseurs étaient en tenue de miliciens, un treillis grisâtre. Noyé parmi un flot de paroles en lingala, la langue vernaculaire de Kinshasa, on distinguait les mots suivants : "Apocalypse (tu) verras, c'est la guerre."

2. Des mines et des hommes

THÈME GÉNÉRAL = Difficultés au travail, maladies, accidents

2.1. Des mineurs faits d'eau et de poussière

Contexte	Charbon, France
Ouvrage	Emile Zola, <i>Germinal</i> ; France, 1885
Résumé	Germinal est le récit d'une grève de mineurs sous le Second Empire, mais également de leur souffrances et de leurs amours, de leur révoltes et de leur espoirs, de leur fraternité et de leurs dissensions. Et, dans de treizième volume des Rougon-Macquart, si Zola n'hésite pas à peindre au plus noir cette vie ouvrière, c'est qu'il souhaite conduire ses lecteurs de 1885 au sursaut nécessaire pour qu'advienne un avenir moins sombre. C'est ainsi l'espérance qui éclaire la fin du livre et que son titre annonce : dans le calendrier révolutionnaire, Germinal était le mois du printemps, celui du renouveau.
Extrait	Etienne LANTIER, chassé de son poste dans un atelier du chemin de fer de Lille, vient d'arriver aux mines de Montsou où il espère y trouver un emploi. Il rencontre alors le mineur Bonnemort.
Nb de mots	597

P34-35-36

Moi, dit-il, je suis de Montsou, je m'appelle de Bonnemort.

- C'est un surnom ? demanda Etienne étonné.

Le vieux eut un ricanement d'aise, et montrant le Voreux :

" Oui, oui... On m'a retiré trois fois de là-dedans en morceaux, une fois avec tout le poil roussi, une autre avec de la terre jusque dans le gésier, la troisième avec le ventre gonflé d'eau comme une grenouille...

Alors, quand ils ont vu que je ne voulais pas crever, ils m'ont appelé Bonnemort, pour rire "

Sa gaieté redoubla, un grincement de poulie mal graissée, qui finit par dégénérer en un accès terrible de toux. La corbeille de feu, maintenant, éclairait en plein sa grosse tête, au cheveux blancs et rares, à la face plate, d'une paleur livide, maculée de tâches bleuâtres. Il était petit, le cou énorme, les mollets et les talons en dehors, avec de longs bras dont les mains carré à ses genoux. Du reste, comme son cheval qui demeurait immobile sur les pieds, sans paraître souffrir du vent, il semblait en pierre, il n'avait l'air de se douter ni du froid, ni des bourrasques sifflant à ses oreilles. Quand il eut toussé, la gorge arrachée par un raclement profond, il cracha au pied de la corbeille, et la terre noircit.

Étienne le regardait, regardait le sol qu'il tachait de la sorte.

"Il y a longtemps, reprit-il, que vous travaillez à la mine ?"



Bonnemort ouvrit tout grands les deux bras.

"Longtemps, ah! oui!... Je n'avais pas huit ans, lorsque je suis descendu, tenez ! juste dans le Voreux, et j'en ai cinquante-huit, à cette heure. Calculez un peu... J'ai tout fait là-dedans, galibot d'abord, puis herscheur, quand j'ai eu la force de rouler, puis haveur pendant dix-huit ans. Ensuite, à cause de mes sacrées jambes, ils m'ont mis de la coupe à terre, remblayeur, raccommodeur, jusqu'au moment où il leur a fallu me sortir du fond, parce que le médecin disait que j'allais y rester. Alors, il y a cinq années de cela, ils m'ont fait charretier... Hein? c'est joli, cinquante ans de mine, dont quarante-cinq au fond !" Tandis qu'il parlait, des morceaux de houille enflammés, qui, par moments, tombaient de la corbeille, allumaient sa face blême d'un reflet sanglant.

"Ils me disent de me reposer, continua-t-il. Moi, je ne veux pas, ils me croient trop bête!... J'irai bien deux années, jusqu'à ma soixantaine, pour avoir la pension de cent quatre-vingts francs. Si je leur souhaitais le bonsoir aujourd'hui, ils m'accorderaient tout de suite celle de cent cinquante. Ils sont malins, les bougres!... D'ailleurs, je suis solide, à part les jambes. C'est, voyez-vous, l'eau qui m'est entrée sous la peau, à force d'être arrosé dans les tailles. Il y a des jours où je ne peux pas remuer une patte sans crier.

Une crise de toux l'interrompit encore.

"Et ça vous fait tousser aussi ?" dit Étienne.

Mais il répondit non de la tête, violemment. Puis, quand il put parler:

"Non, non, je me suis enrhumé, l'autre mois. Jamais je ne toussais, à présent je ne peux plus me débarrasser... Et le drôle, c'est que je crache, c'est que je crache..."

Un raclement monta de sa gorge, il cracha noir.

"Est-ce que c'est du sang ?" demanda Étienne, osant enfin le questionner. Lentement, Bonnemort s'essuyait la bouche d'un revers de main.

"C'est du charbon... J'en ai dans la carcasse de quoi me chauffer jusqu'à la fin de mes jours. Et voilà cinq ans que je ne remets pas les pieds au fond. J'avais ça en magasin, paraît-il, sans même m'en douter. Bah! ça conserve!"

2.2. Apprivoiser la pierre

Contexte	Granite, République Démocratique du Congo
Ouvrage	Emmanuel Dongala, <i>Photo de groupe au bord du fleuve</i> ; République Démocratique du Congo, 2010
Résumé	<p>Ce matin, quand Méréana se réveille, elle sait que la journée qui l'attend ne sera pas comme les autres. Elles sont une quinzaine à casser des blocs de pierre dans une carrière au bord d'un fleuve africain. Elles viennent d'apprendre que la construction d'un aéroport a fait considérablement augmenter le prix du gravier, et elles ont décidé ensemble que le sac qu'elles cèdent aux intermédiaires coûterait désormais plus cher, et que Méréana serait leur porte-parole dans cette négociation. L'enjeu de ce qui devient rapidement une lutte n'est pas seulement l'argent et sa faculté de transformer les rêves en projets - recommencer des études, ouvrir un commerce, prendre soin de sa famille... Malgré des vies marquées par la pauvreté, la guerre, les violences sexuelles et domestiques, l'oppression au travail et dans la famille, les "casseuses de cailloux" découvrent la force collective et retrouvent l'espoir. Cette journée ne sera pas comme les autres, c'est sûr, et les suivantes pourraient bien bouleverser leur existence à toutes, à défaut de changer le monde. Par sa description décapante des rapports de pouvoir dans une Afrique contemporaine dénuée de tout exotisme, <i>Photo de groupe au bord du fleuve</i> s'inscrit dans la plus belle tradition du roman social et humaniste, l'humour en plus.</p>
Extrait	<p>Une quinzaine de femmes qui cassent des cailloux le long d'une rivière apprennent qu'il y a un projet de construction d'aéroport, entraînant une flambée du prix des matières premières. Solidaires et résolues, elles décident d'augmenter le coût du sac de gravier, espérant sortir de la précarité sordide qui est quand même leur lot quotidien.</p>
Nb de mots	595

P29 et plus

Pour obtenir les blocs de pierre à concasser, il faut faire éclater des blocs plus massifs encore. Tu ne sais pourquoi ce travail était presque exclusivement réservé aux hommes. Quand les femmes du chantier avaient repéré un bloc qui les intéressait, elles payaient un homme pour l'opération. Il brûlait des pneus en caoutchouc placés sous la masse rocheuse et, sous la chaleur, celle-ci se fendillait ; les pneus étaient une meilleure source de chaleur que le bois. L'homme introduisait ensuite une barre de fer dans la fissure et, à force de cogner sur la barre avec une énorme masse, la roche éclatait en plusieurs gros morceaux. Il ne vous restait plus qu'à les transporter à votre place.

Tu es donc à ta place, sous le soleil tropical. Pour éviter d'être totalement grillée, tu t'es construit un parasol de fortune, un pagne que tu as étalé sur des palmes entrecroisées soutenues par des piquets de bambou fichés au sol. Tu sélectionnes un bloc de bonne taille et tu commences à cogner au marteau. Parfois, la pierre n'absorbe pas le choc et le marteau rebondit, l'onde de choc se transformant en vibrations qui te parcourent le bras et la colonne vertébrale. Tu cognes et tu cognes.



La grosse pierre de départ n'est maintenant qu'un amas de blocs éparses de grosseur moyenne. Le plus pénible commence alors, et le plus dangereux aussi, transformer ces petits blocs en gravier, le produit final tant désiré. Il faut une attention soutenue, sinon, un moment de fatigue ou d'inattention et bonjour les accidents. Les premiers jours avaient été très difficiles. Tu ne savais pas comment bien tenir le marteau, à quel angle frappé la pierre, si bien que le marteau rebondissait plus souvent qu'il n'écrasait la roche. Une fois il avait atterri sur ton index droit après le rebond ; la douleur avait été telle que tu avais hurlé. Rien n'était cassé heureusement, mais le doigt enflé t'avait fait souffrir pendant plusieurs jours, pire qu'un panaris, et tu avais été obligée de l'utiliser à la place de ton majeur. Mais cela c'était l'apprentissage du métier. Maintenant, après quatre semaines, tu avais l'habitude, tu savais placer tes doigts de telle sorte que tout coup qui les atteindrait serait déjà amorti. Ta seule peur était l'imprévisible, comme les éclats de pierre qui, selon leurs directions, pouvaient atteindre le visage, au mieux blessant, au pire crevant un œil.

Tu es gauchère, tu tiens donc les blocs à concasser avec ta main droite et tu manipules le marteau avec la gauche. Tu continues à frapper sur la roche dure placée entre tes jambes. La température ambiante ne descend pas en dessous de 30°. Tu transpires mais tu ne peux pas te mettre torse-nu comme un homme par ce que tu es une femme. Tu prends le bidon en plastique et verses un peu d'eau dans un gobelet ; tu en bois un peu pour te mouiller la gorge et tu t'asperges le visage avec le reste mais elle ne te rafraîchit pas beaucoup parce qu'elle est tiède. Tu ranges le gobelet et le bidon et tu lèves les yeux pour regarder au-delà de ton petit territoire. Comme dans un champ de bagnards, une quinzaine de femmes cognent la pierre comme toi, qui pour nourrir ses enfants et les envoyer à l'école, qui pour soigner une mère ou un mari malade, qui pour tout simplement survivre ou alors qui, comme toi, pour se procurer au plus vite une somme d'argent dont elle a un besoin urgent. Combien d'heures encore, combien de jours encore pour y arriver ?

3. Lutttes et conflits, par et pour la mine

THÈME GÉNÉRAL = Mobilisations, mouvement sociaux, lutttes et révoltes des mineurs et des populations locales

3.1. Les pampinos du Norte Grande, une force sociale

Contexte	Nitrates, Chili
Ouvrage	Véronique Brunet, <i>Chili - Sur les traces des mineurs de nitrate</i> ; France, 2006
Résumé	C'est au Chili, dans le désert le plus aride du monde, le désert d'Atacama, que des dizaines de milliers de mineurs ont extrait le nitrate naturel, cet or blanc exporté dans le monde entier à partir de 1830, et ce pendant plus d'un siècle. De Pisagua à Taltal, des dizaines de coronas ont été créées, donnant vie à ce désert inhospitalier. Mais une fois l'activité jugée peu rentable, ils ont disparu, laissant désolation et misère. Le passé de plusieurs générations s'inscrit dans l'actuel paysage de la pampa nitrrière. Témoins vivants de ce passé, les mineurs, leurs descendants, sont les meilleurs garants de la mémoire collective. En allant à leur rencontre, l'auteure a voulu leur donner la parole. Témoignages de mineurs, donc, mais aussi d'anciens détenus politiques de Chacabuco, corona nitrier abandonné, devenu camp de concentration sous la dictature de Pinochet. Un livre qui apporte une pierre à l'édifice de la mémoire ouvrière si souvent niée et bafouée.
Extrait	L'auteure replace ici le contexte de prolétarianisation et de répression que vivent les milliers de mineurs de nitrate, les pampinos. Elles y expliquent comment, petit à petit, les lutttes pour des conditions de vie et de travail plus juste vont permettre la naissance des mouvements sociaux, si durement réprimés par le régime. P96-97, elle évoque, en citant des auteurs et sociologues chiliens, l'éthnogénèse sociale du pampino, cet homme libre et fier devenant la première force sociale et militante du pays.
Nb de mots	656

P86-87

Si le salpêtre est le baromètre de l'économie du pays, les travailleurs du nitrate, quand à eux, ne récoltent jamais dans leur poche le fruit de leur travail, lorsque le temps est au beau pour les compagnies. Ils sont toujours livrés à la plus terrible exploitation, habitant dans les "villes fermées" que sont les campements.

Voici un petit aperçu de leurs revendications à l'aube du 20ème siècle. La conscience prolétarienne voit le jour dans la pampa et les ouvriers commencent à se manifester collectivement. En 1890, éclate la première grande grève. 9000 ouvriers de Tarapaca abandonnent leur travail pour descendre à Iquique où il y a un affrontement avec l'armée pour les réprimer.



Autour de 1900, les principales exigences des syndicats sont : le paiement des fiches sans rabais, le contrôle des poids et mesure à la pulperia-économat, une couverture en cas d'accident, le paiement de deux semaines de salaire après le licenciement. Comme on le voit, ces demandes sont pour l'instant un témoignage de lutte défensive pour obtenir un minimum de survie dans un contexte favorable aux industriels.

Les trois premières décennies du 20ème siècle sont marquées par de nombreux conflits qui se soldent bien souvent par des massacres⁴⁷⁶ d'ouvriers. Cependant, les mouvements sociaux du Nord nitrier permettront que le code du travail soit promulgué en 1920.

[...] P89

L'épopée de l'or blanc aura donc duré un siècle. Un siècle à partir de 1830, avec la première exportation de ce minerai vers la France. Un siècle de misère et d'exploitation forcée pour la majorité, un siècle de richesses pour d'autres puisque au temps de splendeur, la nitrate finance les 2/3 du budget national.

[...] P96-97

Le pampino est [donc] un être indépendant, rude, mais il vit et travaille dans des difficiles conditions au sein de sa communauté qui les partage avec lui. C'est ainsi qu'il devient un sujet social au cours de sa prolétarianisation. La solidarité, le regroupement avec ses semblables est un réflexe pampino.

"Le recruté donna chair et vie au rêve du nouveau Chilien nortino qui, transformé en pampino avec sa propre projection socioculturelle, commença à prendre conscience de son sens en tant que nécessaire force de travail. La symbiose désert et pampino devint forte et s'imposa. Ce sujet social se regroupa peu à peu en syndicats du littoral et de la pampa, commençant à fonder les sociétés, les mutuelles, les associations et les fédérations". [...]

"Durant la civilisation Shanks, dans l'aridité de son existence, le recruté pampino va modifier peu à peu son âpreté de bête de somme, à lumière du savoir illuminant le chemin de l'intelligence [...] et aspirer à un dépassement de lui-même, à l'émancipation de sa personne, en tant que citoyen chilien et force sociale, ce qu'il va obtenir après des années au prix d'entraves, de reculs et de violentes répressions".

[Citations de S. Duran Gutierrez]

L'histoire des luttes, les massacres d'ouvriers font partie de la mémoire collective et se transmettent de père en fils, et aux nouveaux arrivants qui s'installent pour travailler dans la pampa. "Au cours de ses conversations quotidiennes à l'atelier, Sixto Pastor Alzamora avait entendu de la bouche des survivants eux-mêmes - des vétérans qui tâchaient de grosses larmes le drap du coiffeur tandis qu'ils parlaient - les violents récits des massacres perpétrés dans toute la région pampina". [Citation de H. Rivera Letelier]

Une vision critique de l'histoire, une soif de connaissances se développent chez le pampino. Longtemps le campement a signifié une carence d'infrastructure récréative. Beaucoup de pampinos arrivés analphabètes fréquentent les cours du soir, lisent des revues, assistent à des pièces de théâtre où des idées progressistes sont diffusées. Tout cela est organisé par les ouvriers eux-mêmes avant que les compagnies ne le fassent aussi. Ainsi, solidarité et amitié dont des valeurs auxquelles est attaché le pampino. [...] "Tout comme les hommes se lient d'étroite amitié pour la vie, les tâches sont comme les maillons d'une chaîne, des calicheras aux chanchos, des cachuchos aux batées, pour extraire de cette terre morte le salpêtre qui engendre la vie". [Citation de M. Bahamonde]

3.2. La révolte du concentré

Contexte	Cuivre et or, Papouasie-Nouvelle-Guinée
Ouvrage	Nicolas Rouillé, <i>Timika Western papou</i> ; France, 2018
Résumé	Lorsque pak Sutrisno débarque de sa Java natale dans la ville minière de Timika en Papouasie occidentale, il ignore dans quel monde il vient de poser le pied. En quête de fortune comme des milliers d'autres migrants dans ce far west indonésien, il va vite déchanter. Dans les montagnes de l'arrière-pays, la compagnie américaine Freeport exploite la plus grande mine d'or du monde sous la protection de l'armée indonésienne. Dépossédés de leurs terres, les Papou luttent pour s'en sortir en s'adonnant à l'orpaillage dans les rejets toxiques de la mine. L'un d'eux, Alfons, fils spirituel du leader indépendantiste Kelly Kwalik, passe à l'action ; l'engrenage implacable des mondes néo-coloniaux va s'enclencher. Avec ce western politique inspiré de faits réels, Nicolas Rouillé nous fait pénétrer au cœur d'une jungle emblématique du saccage écologique et humain de la planète.
Extrait	La mine de Grasberg, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, est considérée comme la plus grande mine de cuivre-or au monde. Des milliers de personnes sont venues des provinces voisines pour y travailler et les populations autochtones, les Papous, ont vu leurs droits bafoués pour servir les intérêts de l'entreprise et son développement destructeur. Des milliers de personnes sont mortes, martyrisées par les milices armées de l'entreprise et l'armée indonésienne. Le livre suit le parcours de plusieurs personnages, qui évoluent comme ils le peuvent dans ce chaos de corruption, d'inégalités, de répression et de révolte. A Mile 50, se trouve un camp d'orpailleurs qui récupèrent tout ce qu'ils peuvent dans la rivière Ajkwa. Celle-ci subit depuis des décennies le déversement volontaire des déchets miniers balancés par Freeport depuis le sommet de la montagne. Sabotage ou accident, la conduite qui transporte le précieux concentré depuis le site minier jusqu'au port, est rompue à quelques kilomètres du camp.
Nb de mots	574



P292-293

A Kwamki Lama, on aurait pu penser à un mouvement de panique - nouveau sweeping de l'armée ou apparition d'une armée de fantômes - si ce n'étaient les visages hilares et la lueur mauvaise de joie revancharde dans les regards. Dans ce kampung, rodé à la misère et aux mauvais coups du sort, l'effet de cette incroyable nouvelle fut particulièrement spectaculaire : hommes, femmes, enfants, toute personne à peu près valide, abandonnèrent sur-le-champ leurs activités et se précipitèrent à la maison pour y dénicher l'équipement qui semblait le plus adapté, avant de se fondre dans le flot.

La foule était dense à Mile 38.8, deux kilomètres au sud du pont sur la rivière Ajkwa. L'événement survenu quelques heures auparavant venait de propulser ce non-lieu - pas une maison, pas un arbre, pas même un warung à proximité - en épicentre de l'attention, étrangement, ni l'armée, ni la police n'en interdisait l'accès. Le pipeline de Freeport (ce tuyau bleu en acier de seize pouces de diamètre qui courait le long de la route de mile 74 jusqu'à Portsité) était percé et vomissait sur le bitume une bouillie anthracite épaisse qui recouvrait la chaussée sur une cinquantaine de mètres et poursuivait son écoulement lent et visqueux selon la pente naturelle vers le fossé et la rivière Ajkwa. Autour, c'était une véritable fourmilière : on raclait le bitume à la pelle, on grattait au couteau les plus gros galets, on embarquait les plus petits, on récupérait la terre souillée, on traquait la moindre trace de cette fuite, comme des volontaires nettoyant les dégâts après une contamination. Mais combien parmi les témoins de cet incident (ou sabotage : l'opération héroïque de Kelly Kwalik contre Freeport, trente ans plus tôt, est encore bien présente dans les têtes), se souciaient de pollution ? Sans doute bien peu car on se réjouissait avant tout des déboires de la compagnie américaine et de ce profit inespéré qui en découlerait. C'était la curée : on remplissait avec frénésie des seaux, des baquets, des bidons, des jerricans, des bouteilles, de ce concentré d'or et de cuivre, et pour celles et ceux qui ne disposaient pas ou plus de récipient, on gavait des sacs de riz, des puisettes de douche, des woks et des casques de moto : tout ce qui permettait de soutirer une petite part de ce gâteau que Freeport dévorait d'habitude dans son coin, ne leur laissant que les miettes.

[...] P295

Le service d'ordre forme à présent un cordon serré autour de la conduite - béante depuis qu'on l'a amputée du tronçon malade - d'où ne coule plus la moindre goutte de concentré. L'ingénieur fait signe au grutier, lentement le tuyau descend, les ouvriers s'en saisissent et le positionnent, tandis que les soudeurs abaissent leur masque. La populace assiste silencieuse et amère au colmatage de la brèche, puis replie les rampes de lavage, ramasse woks, seaux et sacs, toute cette inutile artillerie qui gît ça et là dans le lit saccagé de la rivière. On lève le camp et on se dirige vers Timika en une longue cohorte grise, abattue, traînante, triste troupe qui a cru prendre à Mile 38.8 sa revanche contre Freeport et se maudit d'avoir laissé filer sa fortune et regrette amèrement de ne pas avoir suivi les autres, ce qui sont rentrés plus tôt et ont revendu leur butin aux Bugis de jalan Bougainville. Plus tard, on se rendra à cette triste évidence : seul Freeport a le pouvoir de transmuter cette merde grise en or.